

**Madame Bontemps
(Marie-Jeanne de Châtillon)
(1718-1768)**

AVERTISSEMENT

[...] (iv) Après ce peu de mots sur le génie de Thompson, qu'il me soit permis de parler aussi de ma traduction. Les défauts de mon Auteur entreront d'autant plus naturellement dans cette énonciation, qu'il feront partie de mon apologie involontaire.

J'ai toujours cru que le principal mérite d'une traduction consistoit dans la plus scrupuleuse exactitude; de manière que si une traduction pouvoir être, pour ainsi dire, transparente & laisser voir l'original dans tout son naturel, elle (v) seroit la plus parfaite. En vertu de cette opinion, j'ai sacrifié presque partout l'élégance de notre langue, la délicatesse de nos oreilles, & mon amour propre, au plaisir de rendre littéralement le nerf & la force des pensées, & des épithetes de mon Auteur.

J'ai poussé la fidélité jusqu'à maudire ou braver notre Nation en bon Anglois. Peut-être en serai-je blâmé, mais il me semble que ce n'est point à un Traducteur à émonder les passions de son Auteur. De plus, la plupart de ces endroits sont pleins de force & de beauté.

Thompson est si sublime, si vif dans ses tableaux; sa langue dans son ouvrage est si abondante, si fertile en épithetes expressives, qu'il est impossible d'en rendre l'énergie & la force, même en partie. D'ailleurs son Poème représente partout une campagne que je n'ai point vue. Il peint des détails de l'agriculture de son pays, différente de la nôtre. En un mot je me (vi) suis trouvé étranger au fonds & à la force, au sens & à l'expression. De toutes ces choses combinées, il pourroit bien résulter que je parle Anglois aux François, & François aux Anglois, de façon que je me trouverai également désavoué de l'une & de l'autre nation [...].

(vii) Le Poète veut tout peindre, ce qui le jette dans des détails fatigans & répétés. A l'égard de ce dernier défaut, je puis bien l'avoir chargé, attendu que sa langue plus libre que la nôtre, semble être plus abondante. Il est pourtant vrai qu'il se répète souvent lui-même, sur-tout en épithetes, & il n'etoit gueres possible que cela fût autrement. On me blamera sans doute de n'avoir pas élagué cette profusion quelquefois fatigante; mais ce n'est plus traduire, c'est franciser un auteur. On me reprochera mille superfluités, elles sont à mon Poète. Il est juste qu'il en ait le blâme comme la louange. Parmi cette multitude d'images & de figures, il en est d'outrées & presque hideuses, il en est de tristes sans nécessité, à ce qu'il m'a paru, puisque l'Auteur avoit une imagination assez abondante pour multiplier à l'infini les images riantes & douces, seules dignes de son sujet & d'un tableau fait pour attacher. Mais tel (viii) est le génie de l'Auteur, que tout ce qui est fortement rendu, lui paroît

beau, & en effet tout est grand dans ses mains; mais s'il n'y avoit du démesuré, seroit-il Anglois, ou plutôt seroit-il homme de génie?

Mon dessein a été de donner à ma Nation Thompson tel qu'il est; c'est au Public à juger si son Poëme est intéressant dans notre langue. S'il ne l'est pas, c'est ma faute, car certainement il le pouvoit être. Quant au mérite de la traduction que je fais consister tout entier dans une exacte fidélité, c'est à ceux d'entre nous à qui sa langue est familière, que je m'en rapporte.